

**Gérard Bouchard. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2000. 503 p.**

Renaud Séguin

Volume 2, Number 1, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024461ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024461ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin, R. (2001). Review of [Gérard Bouchard. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2000. 503 p.] *Mens*, 2(1), 115–123.  
<https://doi.org/10.7202/1024461ar>

le développement de l'industrie, la compréhension et l'application des principes de l'économie politique visent essentiellement la conservation de la nationalité (p. 98). D'ailleurs le commerçant doit considérer non seulement son intérêt particulier lorsqu'il prend des décisions mais également l'intérêt général (p. 280). Parent est alors loin de l'idée que l'intérêt général n'est que la somme des intérêts particuliers (Adam Smith, *The Wealth of Nations*, IV, ii). Sans compter qu'en cas de litige entre les intérêts de la Patrie et ceux des principes économiques et politiques, les premiers doivent primer (pp. 285, 411). La propriété apparaît moins comme une fin en soi (dogme libéral) que comme un moyen pour permettre la réalisation de plus grandes choses (pp. 218-219). Enfin, les fondations de la société apparaissent plus métaphysiques que chez les auteurs libéraux (pp. 245-6, 290).

En fait, bien préparés par la mise en contexte initiale, les lecteurs pourront tâcher de comprendre par eux-mêmes l'articulation du discours de Parent, articulation qui est loin d'être simple. C'est là la principale valeur de l'ouvrage. Nous devons être reconnaissants à Couture et Lamonde d'avoir donné accès au public à ces documents trop souvent oubliés par les historiens contemporains.

Michel Ducharme  
Département d'histoire  
Université McGill

**GÉRARD BOUCHARD.** *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2000. 503 pages.

Faire le compte rendu d'un essai aussi encensé que *Genèse des nations et cultures du nouveau monde* n'est pas une mince affaire. Gérard Bouchard est sans aucun doute une des figures de proue de l'historiographie québécoise actuelle. Professeur titulaire à l'Université du Québec à Chicoutimi, il fut l'un des principaux instigateurs du Fichier BALSAC, grâce auquel il publia, en 1996, *Quelques arpents d'Amérique*, un ouvrage sur l'évolution sociale

du Saguenay de 1838 à 1971. Cette *Genèse*, qui se présente comme un «essai d'histoire comparée sur la formation et l'évolution des nations et cultures du Nouveau Monde» (p. 9), mérite donc une attention particulière.

On distingue d'abord dans cette étude trois parties d'inégales longueurs. Dans la première, l'auteur discute des possibilités qu'offre le genre comparatif à la discipline historique. Bouchard y fait un véritable plaidoyer en faveur de l'histoire comparative. Il déplore d'ailleurs énergiquement la quasi-absence de ce type de travaux dans l'historiographie québécoise. Selon lui, cette carence majeure serait liée à la persistance d'un «paradigme de la différence» au sein de la société québécoise. Cette déficience est d'autant plus grave que, pour Bouchard, l'ouverture aux perspectives étrangères est la panacée qui permettra de donner un second souffle à une histoire nationale qui se cherche depuis si longtemps. En plus de fertiliser les champs de recherche, la démarche comparative deviendra une nouvelle alliée de l'historien dans sa quête de procédés d'objectivation. Finalement, elle donnera au chercheur les moyens d'identifier les fausses singularités et de débusquer les différences imaginaires. Bref, Bouchard affirme que «pour l'historien, la comparaison se présente ainsi comme une feinte qui invite, d'une manière un peu paradoxale, à découvrir dans le miroir de l'autre une image plus fidèle de soi» (p. 74).

L'auteur se propose donc de suivre ses propres recommandations et tente de faire une synthèse à grands traits des points communs liant l'évolution de certaines collectivités neuves. Selon lui, ces communautés nouvellement instituées ont partagé des difficultés semblables : «aménager une autre société dans un espace déjà occupé, peupler un territoire et le plier à des projets d'un nouveau type, instituer des cohésions collectives, mettre en place un imaginaire, lever la tutelle métropolitaine» (p. 73).

Dans son analyse, cette appropriation symbolique du territoire se fait selon quatre grands angles. Vient d'abord le question-

nement lié à l'attitude des «coloniaux» face à la culture de la métropole. Continuité ou rupture? Voilà les deux pôles entre lesquels doivent se positionner les collectivités neuves. Ces communautés se poseront-t-elles comme le résultat de la longue évolution culturelle de la mère patrie ou tenteront-elles plutôt de rompre avec les référents métropolitains? Cette question complexe se posera dans deux ordres d'appropriation. Ainsi, l'ordre coutumier (celui des us et coutumes, des traditions), souvent lié à la culture populaire, et l'ordre discursif (celui des récits officiels et des grandes institutions), conçu surtout par les élites, apporteront chacun leurs propres stratégies de résolution à cette problématique. Loin d'être toujours en parfaite osmose, ces deux mondes se compléteront mais se concurrenceront aussi dans le long processus qu'est la formation d'une culture coloniale. Évidemment, le problème des sources en histoire étant ce qu'il est, c'est surtout l'ordre discursif qui s'offre à l'analyse sommaire que vise Gérard Bouchard. C'est donc essentiellement, mais non exclusivement, l'évolution de la culture des élites des collectivités neuves qu'il a étudiée dans la deuxième partie de son essai.

Le Québec, première communauté étudiée par l'auteur, est sans doute celle qu'il connaît le mieux. Cette nation dont le destin sera lié à plusieurs métropoles (la France, puis la Grande Bretagne mais aussi le Vatican) connaîtra une évolution cahoteuse. Partie de l'attitude «continuiste» commune à toutes les élites des collectivités neuves aux débuts de leur histoire, elle balancera vers l'*ideal-typus* de la rupture de 1790 à 1840 pour ensuite revenir à une continuité imaginaire qui ne s'étiolera vraiment qu'avec les années 1960. Pour Bouchard, cette période de retour en arrière (1740-1840), habitée par l'édification de l'idéologie de la survivance, est justement le théâtre de la formation d'une antinomie entre une culture populaire branchée sur les réalités continentales et une culture des élites résolument européeniste. Cette rupture entre l'ordre discursif et l'ordre coutumier ne se résorbera véritablement qu'avec la Révolution tranquille.

Bouchard poursuit son étude en analysant le parcours culturel des collectivités de l'Amérique latine. De ce chapitre, on retient surtout la place prédominante de l'indianité dans la problématique entourant la formation d'une identité voire d'une idée nationale. L'importance numérique des Amérindiens fit d'eux des acteurs primordiaux, quoique souvent passifs, dans les processus nationalistes des élites du Mexique et de l'Amérique latine en général. Ainsi, la rupture symbolique vis-à-vis l'Espagne et le Portugal se fit, entre autres, par une appropriation de l'indianité vers un idéal de nation créole. Évidemment, cette assimilation des traits mythiques des Amérindiens ne signifia en rien une amélioration de leur statut socio-économique au sein des sociétés étudiées. Les élites se servirent plutôt de la créolité pour se démarquer de la culture européenne tout en tentant d'en faire le prétexte d'une certaine unité de leur jeune nation.

C'est loin d'être le cas des Australiens qui, avant les années soixante, nièrent symboliquement l'existence des Aborigènes, préférant plutôt centrer leur identité sur leur appartenance à la civilisation anglo-saxonne. Cet idéal d'une continuité avec les institutions britanniques régna pendant la majeure partie de leur histoire. Plongés dans un monde asiatique qui leur semblait malveillant, ils développèrent peu à peu une conception de la nation excluant tous ceux qui n'entraient pas dans la vision utopique d'une nouvelle Angleterre (i.e. les immigrants d'origine asiatique et les Aborigènes). À l'instar du Québec, le caractère fragile de la survie dans un environnement hostile est donc un thème récurrent dans l'imaginaire australien. De même, Bouchard écrit que la collectivité australienne partagera brièvement avec la société québécoise cette antinomie entre des élites centrées sur l'Europe (plus particulièrement la Grande-Bretagne) et des classes populaires inspirées d'idées continentales (i.e. le thème du bushman, de la liberté des grands horizons). Cependant, il déclare qu'à la différence du Québec, on perçoit dès la fin de XIXe siècle un rapprochement entre les deux ordres d'appropriation, notamment en littérature. Malgré tout, tant en Australie qu'en Nouvelle-Zélande et qu'au Canada-anglais, on re-

marque un fort attachement aux institutions britanniques et à l'Empire, et ce jusqu'aux années 1960. Ce n'est qu'à partir de cette époque que l'idée de multiculturalisme émergera véritablement dans ces collectivités.

Les États-Unis constituent donc la seule ancienne colonie britannique à avoir véritablement placé son évolution culturelle sous le signe de la rupture. Cette collectivité neuve par excellence se construira un imaginaire où une «destinée manifeste» fait d'elle la nation qui, en se détachant des erreurs d'une Europe corrompue, deviendra l'exemple à suivre pour l'humanité tout entière. Pourtant, Bouchard fait remarquer à juste titre que la nation étatsunienne conservera plusieurs référents culturels européens, voire même britanniques. De même, à l'instar des autres collectivités, la société américaine renferme de nombreux exclus – l'esclavagisme étant sans doute l'exemple le plus frappant.

La dernière partie de l'essai consiste en un bilan de cette recherche de trames communes dans l'évolution de collectivités neuves. Tout d'abord, Bouchard remarque qu'à la différence de la culture savante, la «différenciation coutumière semble avoir progressé sans interruption dans toutes les collectivités neuves, surtout parmi les classes populaires» (p. 367). L'évolution des pratiques discursives est beaucoup plus complexe car elle oscille souvent entre les deux *ideal-typus*. Ainsi, certaines collectivités (i.e. l'Australie et le Canada-anglais) adoptant l'idéal continuiste en arrivent pourtant à se détacher progressivement de la mère patrie tandis que les communautés prônant une rupture (i.e. Les États-Unis, l'Amérique latine) conservent tout de même des liens culturels importants avec l'Europe et leur ancienne métropole. Les formes de décrochages varient donc tant dans leur forme que dans leur substance. Justement, Bouchard répertorie et analyse dans ce dernier chapitre ces diverses stratégies qui vont de la «réappropriation culturelle» à «l'hybridation» en passant par la «profanation», le «déplacement latéral» et la «diversion». De même, il traite des différents recours utilisés pour réduire la diversité pouvant miner l'idéal d'une nation uniforme.

Ces stratégies furent loin d'être toujours tolérantes, et c'est justement leur remise en question, voire même la contestation de l'idéal homogène en tant que tel, qui oblige aujourd'hui à un réaménagement de la cohésion symbolique collective et de l'identité nationale.

Bouchard conclut son ouvrage en rappelant l'existence de nombreux parallèles dans le développement culturel des collectivités neuves. Il cite de nombreux exemples, dont les «grandes noircures» communes aux États-Unis, au Canada, au Québec et à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande entre 1920 et 1960 ainsi que les «effervescences culturelles» qui animeront ces nations dans les années qui suivront. De plus, il affirme que la comparaison entre les anciennes et les nouvelles collectivités donnerait aussi sans doute des résultats intéressants. Ainsi, malgré leur héritage millénaire, les nations de l'ancien monde traversent, elles aussi, des crises ébranlant leurs identités nationales. La redéfinition de la nation en cette période de post-modernité est une préoccupation commune à plusieurs collectivités et pour Bouchard, cette reconstruction devra se faire dans la négociation et la concertation. Selon lui, il faudra désormais penser la nation en termes de *co-intégration*.

Cette *Genèse des nations et cultures du nouveau monde* vaut-elle les hommages qu'elle a reçus? À plusieurs égards, elle les mérite amplement. Tout d'abord, le plaidoyer de Gérard Bouchard pour une histoire comparative est des plus convaincants. Il démontre avec brio la nécessité fondamentale de développer une nouvelle perspective historique permettant de déceler les faux particularismes et les fausses exceptions. Évidemment, certains douteront peut-être des vertus miraculeuses des perspectives comparatives pour la discipline historique elle-même. Cependant, on ne peut nier l'importance primordiale d'un décroisement spatio-temporel de l'histoire. Il n'est aujourd'hui plus possible d'analyser en vase clos l'évolution socio-économique, culturelle et politique d'une nation. Sans être véritablement nouvelle, l'apologie de l'histoire comparative que fait Bouchard mérite donc une lecture attentive.

De même, l'auteur donne une bonne esquisse des possibilités que nous offre une étude comparée des collectivités neuves. Un simple coup d'oeil à la bibliographie montre que, sans être un spécialiste de chacune des historiographies, Bouchard possède une connaissance remarquable de plusieurs travaux importants. Il en ressort un survol analytique de l'histoire politique et culturelle de quelques collectivités qui se distingue par sa clarté, sa richesse et sa concision. De plus, les concepts de rupture et de continuité apportent des perspectives enrichissantes à l'étude comparée du sentiment national. Il faut d'ailleurs souligner l'effort de modélisation de l'auteur dans son examen de l'évolution de collectivités neuves. Il n'est jamais aisé pour l'historien de sortir du particulier. Pourtant, Bouchard réussit à concevoir une grille d'analyse qui servira, peut-être, d'inspiration à de nouvelles études sur l'histoire comparée des anciennes colonies.

Cette *Genèse* n'est évidemment pas exempte d'erreurs et d'ambiguïtés. Ainsi, certaines affirmations peuvent être mises en doute. Par exemple, l'auteur déclare à maintes reprises dans le livre que «le Québec fait un peu bande à part dans la mesure où, avec Porto Rico, il est une des seules collectivités neuves à ne pas avoir atteint la souveraineté politique» (p. 369). Cette particularité québécoise est des plus contestables. Ainsi, plusieurs autres colonies d'Amérique n'ont jamais acquis leur indépendance de leur métropole (i.e. la Guyane française, la Guadeloupe et la Martinique). Ceci dit, on peut aussi se demander si le Québec n'a pas atteint une certaine forme de souveraineté politique en entrant dans la Confédération canadienne tout comme les états américains obtinrent la leur en joignant l'Union. Cette question éminemment politique ne peut évidemment pas être résolue en une phrase mais elle ne doit pas, non plus, être ignorée.

Ce n'est pas la seule des déclarations de Bouchard qui soit contestable. À la fin du chapitre III, il semble adopter la théorie de la décapitation sociale de Maurice Séguin en écrivant : «la fin du



régime français provoqua le retour en France d'une grande partie des élites. [...] En ce sens, la Cession a réduit, à court terme tout au moins, le potentiel de contestation du lien colonial en poussant à l'émigration des élites laïques au sein desquelles une bourgeoisie était vraisemblablement en formation» (p. 92). Il est étrange qu'une affirmation de cette envergure ne soit étayée par aucune source. Il faut d'ailleurs mentionner que l'idée d'un départ massif des élites après la Conquête est loin de faire l'unanimité au sein de la communauté historique et est notamment contestée par Dickinson, Young et Greer. Par conséquent, on s'explique mal l'absence de preuves soutenant la réactualisation d'une théorie aussi controversée.

Cet exemple illustre parfaitement la principale faiblesse de l'ouvrage. Devant la nécessité d'écrire un essai d'une longueur raisonnable, Bouchard semble avoir été dans l'impossibilité de munir certaines de ses affirmations controversées de justifications suffisantes et il laisse souvent le lecteur sur sa faim devant le peu d'élaboration de certaines affirmations audacieuses. De fait, il faut signaler que Bouchard prévient le lecteur dès l'introduction qu'il a préféré se lancer dans une comparaison à grande échelle «quitte à multiplier les raccourcis, les approximations, les rappels trop sommaires, pour ne pas mentionner les erreurs factuelles» (pp.35-36). Heureusement, ces dernières sont relativement limitées. Mentionnons cependant au passage que contrairement à ce qui est écrit à la page 315 de l'essai, la Nouvelle-Écosse obtint le gouvernement responsable bien avant le Canada-Uni.

En définitive, cette *Genèse des nations et cultures du nouveau monde* demeure, malgré tout, un ouvrage incontournable pour quiconque s'intéresse à l'histoire politique et culturelle. À défaut de répondre à toutes les interrogations du lecteur, elle propose des perspectives d'études originales et des pistes de recherches fertiles. De même, elle recèle une analyse comparative remarquable de l'évolution culturelle et politique de quelques collectivités neuves. Ce livre qui, selon les aveux de l'auteur, se veut «la mise en forme d'une intention plus qu'un achèvement» (p. 36) atteint donc son objectif.

Il reste à espérer que cet ouvrage «à programme» encouragera la rédaction de nombreux travaux en histoire comparative.

Renaud Séguin  
Département d'histoire  
Université de Montréal